

CHAPITRE SIXIÈME.

CARACTÈRES DE LA LANGUE QUECHUA.

AGGLUTINATION.

Le caractère fondamental de la langue quechua est l'agglutination. C'est elle qui domine dans tous les accidents lexicologiques et syntaxiques de cette langue, et qui en rend la grammaire complètement différente de celle des langues d'origine hellénique ou latine. Rigoureusement parlant, il ne saurait y être question de diviser les mots en substantifs, adjectifs, verbes, etc. : car il n'existe qu'une seule espèce de mots, qui désigne l'être soit moral, soit matériel, en sorte qu'à proprement parler tous les mots sont des substantifs. Ces substantifs, au moyen d'un ou de plusieurs suffixes, ou quelquefois au moyen d'affixes, servent à exprimer, tantôt une qualité, tantôt une action, tantôt une manière d'agir, et par conséquent tiennent lieu d'adjectifs, de verbes ou d'adverbes. L'article, le pronom, la préposition et la conjonction, qui, dans nos langues, sont des mots détachés, ne sont en quechua que de simples lettres ou syllabes qui s'ajoutent aux mots. Quelquefois le mot, sans recevoir aucune désinence, change de caractère selon la place qu'il occupe dans la proposition. Quelques exemples feront comprendre ce qui précède mieux que toute autre explication.

1. « Miski », dans le sens absolu, est un substantif et veut dire *miel*.
2. « Miski », précédant un substantif, devient un adjectif équivalent à *doux*, soit dans le sens physique, soit dans le sens moral. Ainsi Rimay signifiant *conversation*, Miski rimay équivaut à *doux entretien, conversation tendre*.
3. « Miskry », attendu que la désinence *y* est celle de tous les infinitifs, devient un verbe, qui signifie *sucrer, édulcorer*, dans le sens physique, et *adoucir* dans le sens moral.

4. « Miskina » répond à l'idée abstraite de la *douceur* : car telle est la force de la désinence *na* ajoutée au radical.

5. « Miskifny », dans lequel on voit que la particule *fi* est intercalée entre le radical et la désinence de l'infinitif, exprime l'action qui, en français, se traduit par le double infinitif *faire adoucir*.

6. « Miskrykuñny », qui n'est que le verbe précédent modifié par l'intercalation des deux suffixes *y* et *ku*, ajoute à l'action l'idée de tendresse. C'est quelque chose d'analogue à ce qu'on obtient en français au moyen du pronom *moi* employé comme explétif dans les phrases comme celle-ci : *Faites-moi taire ces gens-là*. Il y a toutefois cette différence que, dans la locution française, le pronom *moi*, mis par redondance, exprime la satisfaction que l'action fera éprouver à la personne qui parle, tandis qu'en quechua la particule *ku* indique la tendresse avec laquelle la personne agit. Ainsi l'infinitif Miskrykuñny veut dire : *Faire adoucir avec beaucoup de tendresse*.

7. « Miskrykuñpakuy », où la particule *paku*, ajoutée avant la désinence *y*, donne au verbe précédent le caractère de réciprocité, signifie : *Faire avec beaucoup de tendresse des actes tendant à s'adoucir réciproquement*.

8. « Miskrykuñpakuskashankifis » n'est que la 2^e personne du pluriel du passé indéfini du verbe précédent. C'est, comme pour tous les autres verbes, l'effet de la terminaison complexe *skashankifis* substituée à la désinence de l'infinitif. Le sens est donc : *Vous autres, vous avez fait avec beaucoup de tendresse des actes tendant à vous adoucir réciproquement*.

9. « Miskrykuñpakuskashankifispuni. » La désinence *puni* a ici la valeur d'un adverbe équivalant à *malgré tout, en tout cas, certes*. Ainsi ce mot signifie : *Certainement, vous avez fait avec beaucoup de tendresse des actes tendant à vous adoucir réciproquement*.

10. « Miskrykuñpakuskashankifispuniñataj. » La désinence *ñataj*, *déjà*, ajoute au mot précédent l'idée d'une action entièrement consommée dans une circonstance donnée, en sorte qu'il n'y manque plus rien. Le mot ci-dessus veut donc dire : *Certainement, vous avez déjà dans cette circonstance là accompli avec beaucoup de tendresse des actes tendant à vous adoucir réciproquement*.

11. « Miskrykuñpakuskashankifispuniñatajsi. » La particule *si*, dans ce cas et dans tous les cas analogues, veut dire : *On dit que, on raconte que*. Ex. : *Munan, il aime, Munansi, on dit qu'il aime*. Ainsi, le mot de

quinze syllabes qui précède, équivaut à lui seul à une proposition complexe, qui, dans nos langues, exige l'emploi d'un grand nombre de mots, savoir : *On nous dit que bien certainement, vous avez déjà, dans cette circonstance-là, accompli avec beaucoup de tendresse des actes tendant à vous adoucir réciproquement*.

Encore aujourd'hui, principalement chez les Indiens de race pure, dont la langue n'a pas été altérée par le commerce avec les Espagnols, on entend à chaque instant des mots non moins longs que ceux dont nous venons de donner des exemples, et qui équivalent à de longues périodes. Mesa, dans *Los Anales del Cuzco* (tom. 1^{er}, p. 198), parle aussi de ce caractère agglutinatif de la langue quechua, et il donne pour exemple *Manan-kallariykukullawankupasrajhu*, mot parfaitement correct, qui veut dire : *Ils n'ont pas même encore eu la bonté ou la compassion de commencer avec moi*, et qui peut se mettre très-naturellement dans la bouche d'un convive qui se plaint d'être oublié quand tous les autres sont servis depuis longtemps.

Si chacune des particules qui entrent ainsi dans la composition des mots avait toujours la même signification et une place déterminée et invariable, l'étude de la langue ne serait pas aussi difficile qu'elle l'est en réalité ; mais il arrive que chaque particule a plusieurs significations selon la place qu'elle occupe parmi les autres, et aussi selon la nature du mot auquel elle s'ajoute. Ainsi, par exemple, le suffixe *y* est : 1^o comme nous l'avons dit, la désinence de l'infinitif ; 2^o il est aussi la désinence de l'impératif ; 3^o il s'ajoute au nom propre d'un pays pour en faire un adjectif de nationalité, comme nous l'avons dit en expliquant le nom d'Ollantay (p. XXXI) ; 4^o ajouté à un substantif, il tient lieu de l'adjectif possessif *mon, ma*, comme nous l'avons dit également à l'occasion du même nom ; 5^o il équivaut au génitif latin, qui dans nos langues s'exprime par la préposition *de* ; 6^o isolée, la lettre *y* est enfin un signe d'affirmation, équivalent à *oui, certes, sans doute*. Plusieurs autres suffixes quechuas ont des significations non moins multiples, et même plus nombreuses encore.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, si une même particule a ordinairement plusieurs sens, vice versa la même idée peut se rendre par diverses particules équivalentes quant à la signification. Ainsi la désinence *n* indique le nominatif, et par conséquent caractérise le sujet de la proposition. Ex : *Inkan munan, l'Inca aime*. Mais quand le nom finit par une consonne, la désinence du nominatif est généralement *mi* :

Ex : Kusi-koyllurmi munan, *Stella aime*. Dans d'autres cas, cette désinence est ka. qui ne diffère des deux précédentes qu'en ce qu'elle donne plus d'importance au sujet comme auteur de l'action : Ex : Inkaha munan, Ollantayha munan, *l'Inca aime, Ollantaï aime*. Le drame d'Ollantaï est plein de semblables exemples. Ainsi les vers 1351 — Rumi-Nawin Kañamuwan, *Œil-de-Pierre m'a envoyé*, et 1694 — Inkan hamun, *le roi vient*, nous offrent le nominatif caractérisé par n ; les vers 1737 — Sonkuymi qasukunkañã, *mon cœur se brise déjà* et 1747 — Kusi-kollurmi sutinka, *Etoile de joie est son nom* (1), le nominatif caractérisé par mi ; les vers 1051 — Ollantayha pirhata hokarin, *Ollantaï construit des murs*, et 1268 — Ñokaha huh warmin kanı, *Moi, je suis une femme*, le nominatif caractérisé par ka. Il y a encore d'autres suffixes, comme pas, Ila, punı, etc., qui s'emploient pour le nominatif dans certains cas spéciaux, mais en impliquant en outre quelque autre idée accessoire. Ex. : Inkapas hamun, *même l'Inca vient* ; Inkalla hamun, *seul, l'Inca vient* ; Inkapunı hamun, *l'Inca lui-même vient*.

Ce n'est pas tout encore : certaines désinences, combinées deux, trois ou quatre ensemble, ont une signification nouvelle qui, dans beaucoup de cas, n'a aucun rapport avec la signification de chacune d'elles prise isolément. Ces combinaisons, si complexes qu'elles soient, aussi bien que les autres particularités que nous avons signalées dans l'agglutination, ont lieu naturellement d'après des lois fixes, dont l'exposé devrait en conséquence former la partie la plus importante de la grammaire quechua ; et cependant aucun des ouvrages qui portent ce nom, depuis la grammaire de San Thomas jusqu'à celle d'Anchorena (2), ne donne une idée satisfaisante de tout l'ensemble du système agglutinatif ni des particularités qui le composent. Il ne pouvait guère en être autrement, tous ces auteurs n'ayant fait que suivre les principes de la grammaire latine, en les adaptant plus ou moins adroitement à la connaissance imparfaite qu'ils avaient de la langue des Incas. L'étude du quechua par le moyen de ces grammaires, si elle donne une idée vague ou superficielle de la langue, ne peut donc jamais conduire à la posséder d'une manière complète. Qui croirait, par exemple, après ce que nous avons dit des désinences caractéristiques du nominatif en quechua, (et si nous avons

(1) En français le sujet de la proposition peut être à volonté *Etoile de joie*, ou *son nom* : mais en quechua, il n'y a pas la même liberté, *Etoile de joie* étant nécessairement le sujet de la proposition.

(2) Voir le dernier chapitre de cette Etude.

insisté sur ce point, c'est précisément en vue de la conclusion que nous tirons ici) ; qui croirait, disons-nous, que les grammairiens représentent le cas nominatif par le radical quechua, sans y ajouter aucune désinence ? Nous pourrions appliquer la même observation à tous les autres cas de la déclinaison.

L'agglutination, dans la conjugaison des verbes, ne présente pas moins de difficultés, quoiqu'il n'y ait pas en quechua de verbes irréguliers : car l'infinitif, qui n'est que le substantif exprimant l'idée abstraite de l'action, auquel on ajoute la désinence y, prend une ou plusieurs particules pour donner au verbe les divers caractères que dans nos langues nous désignons par les adjectifs *transitif, intransitif, réfléchi, réciproque*, etc. Ainsi Munay, *aimer*, est transitif ; Munaskay, qui est quelquefois transitif, est généralement intransitif, et pourrait se traduire par *être amoureux* ; Munakuy, *s'aimer soi-même*, a le sens réfléchi ; et Munapakuy, *s'aimer l'un l'autre, s'entr'aimer*, le sens réciproque. Cette particule paku, ainsi que les précédentes, a d'ailleurs plusieurs autres significations. Il y a encore d'autres particules qui donnent à l'infinitif diverses nuances que nous exprimons dans nos langues au moyen des auxiliaires ou de plusieurs verbes combinés, ou même d'adverbes. Ainsi Munafıy veut dire *faire aimer* ; Munarıy, littéralement *aller aimer*, exprime l'idée *d'être en train de devenir amoureux* ; Munallay est une sorte de diminutif verbal, dont il est impossible de trouver un équivalent en français pour *aimer*, mais dont il y a des exemples pour certains autres verbes, comme *vivoter* dérivé de *vivre*.

En quechua, tous les verbes sont susceptibles de recevoir la particule Ila, aussi bien que les autres : par exemple Takıllay, dérivé de Takıy, *chanter*, veut dire *chantonner* ; Uhyallay, dérivé d'Uhyay, *boire*, veut dire *buvoter* ; Hıwillay, dérivé de Hıwıy, *siffler*, veut dire *siffloter*, etc. Il faut bien avouer toutefois que la traduction que nous donnons de ces verbes n'est pas rigoureusement exacte : car il y a là des nuances qui ne peuvent être saisies que par ceux qui sont natifs du pays, et dont on ne pourrait donner une idée que par de longues périphrases. Le vrai sens de Munallay, par exemple, est *aimer légèrement, sans conséquence, avoir une amourette*.

Plusieurs de ces particules peuvent naturellement se combiner ensemble : ainsi Munarikuskallay, où se trouvent réunies les particules ri, ku, ka et Ila, dont nous avons expliqué les valeurs respectives, et qui précèdent toujours la terminaison y de l'infinitif, voudrait dire *être en*

train de devenir amoureux de soi-même, commencer à devenir vaniteux. La grande difficulté de ces combinaisons consiste dans l'ordre à établir entre ces particules, ordre qui n'est point laissé à l'arbitraire, et dont cependant les grammairiens n'ont dit que peu de chose, si toutefois ils en ont parlé.

ONOMATOPÉE.

Comme nous venons de le voir, l'agglutination est le caractère principal de la langue des Incas, puisque c'est la base de toute la grammaire. L'onomatopée, quoique indépendante des accidents grammaticaux, est cependant aussi un caractère remarquable de cette langue.

Il n'y a presque pas un phénomène de la nature qui n'ait été dénommé en quechua d'après le son par lequel il se manifeste ; pareillement beaucoup de noms d'animaux, et spécialement beaucoup de noms d'oiseaux, sont une sorte d'imitation de leurs cris ou de leur chants. La plupart des instruments musicaux ont été nommés par le même procédé onomatopéique. Il en est de même des actions humaines, soit réfléchies, soit instinctives, de la joie, de la crainte et de tous les autres sentiments, qui chez l'homme se produisent au dehors d'une manière perceptible à l'ouïe, comme par le rire, les pleurs, les sanglots, les soupirs.

C'est ce caractère de la langue des Incas qui fait surtout qu'une grande partie du coloris, de l'énergie et de la poésie même de notre drame, surtout dans les parties descriptives, se perd nécessairement dans une traduction. Dans nos langues modernes, si polies et si raffinées, l'expression s'adresse à la pensée par des combinaisons de sons purement conventionnelles, dans lesquelles a disparu presque entièrement la partie imitative, qui cependant a été l'élément principal dans la formation des langues primitives.

Cela vient de ce que les langues européennes, dérivées de langues plus anciennes, mais qui elles-mêmes n'étaient pas primitives, ont perdu peu à peu dans ces transformations, l'élément onomatopéique qui évidemment avait présidé à la formation des langues mères. Ce phénomène se produit aujourd'hui même dans certains mots quechuas que les habitants actuels du Pérou ont transporté dans la langue espagnole. Une fois les voyelles particulières au quechua remplacées par

les sons pleins des voyelles castillanes, et les nombreuses gutturales quechuas remplacées aussi par les consonnes de l'alphabet latin, toute imitation a disparu, et le mot espagnolisé a perdu, pour celui qui l'emploie, tout son caractère onomatopéique. Pour nous, persuadé que dans toute langue primitive l'onomatopée prédomine essentiellement, nous n'hésitons pas, par cette raison, à penser que la langue quechua ne dérive d'aucune autre. Cette seule considération, même s'il n'y en avait pas d'autre, nous aurait déterminé à croire que tous les auteurs qui ont cherché à prouver que le quechua était dérivé des langues asiatiques, et notamment du Sanscrit ou du Chinois (1), n'ont pu que s'égarer. Mais il y a d'ailleurs dans le caractère agglutinatif du quechua, et dans le caractère rythmique dont nous parlerons ci-après, des raisons décisives de ne l'assimiler à aucune de ces deux langues.

L'articulation gutturale étant un des éléments principaux de l'onomatopée, surtout en quechua, nous pouvons tirer de là une conclusion qui ne manque pas d'intérêt pour les philologues : il est évident que ce ne saurait être l'existence des gutturales dans une langue, qui peut lui donner son caractère onomatopéique ; mais que tout au contraire c'est le procédé onomatopéique qui a donné lieu à l'emploi d'une grande variété de sons gutturaux, indispensable pour répondre aux besoins de l'imitation. Il n'est pas moins évident qu'à mesure que les transformations linguistiques s'opèrent dans les langues dérivées, et que le caractère onomatopéique disparaît, les articulations gutturales doivent s'adoucir et disparaître également à leur tour. Ce changement, s'il

(1) L'opinion qui donne une origine chinoise aux aborigènes de l'Amérique Méridionale est tellement répandue, que Mesa lui-même a inséré dans *Los Anales del Cuzco* (tom. II, p. 123) un article de fond du journal péruvien *El Nacional* (n° du 24 janvier 1867) dans lequel on affirme que dans une ferme à trois lieues de la ville d'Ica, où l'on voit quelques ruines anciennes, on a trouvé, parmi d'autres antiquités, une espèce de plat ou d'assiette couverte d'hiéroglyphes et de caractères chinois qui ont pu être déchiffrés et compris par les colons chinois employés dans la ferme. Cet article de journal, dont l'auteur est inconnu, qui ne cite pas même le nom du jeune antiquaire auquel il attribue la découverte, et qui enfin avance que les Chinois ont des hiéroglyphes dans leur écriture, est, à notre avis, dépourvu de toute valeur scientifique. Dans le seul but de vérifier par nous-même la prétendue parenté du quechua avec le chinois, nous avons pris un professeur de cette dernière langue, et dans le cours de leçons consacrées uniquement à la comparaison des deux langues, nous avons acquis la conviction qu'elles sont complètement étrangères l'une à l'autre.